

europa
revue littéraire mensuelle

HENRI HEINE

NELLY SACHS

août septembre 2015

Enfant de l'Aufklärung et dernier poète romantique, esprit à la fois ironique et mélancolique, écrivain juif de langue allemande exilé en France, il semble impossible de « fixer » Heine, de le ramener à une seule identité, même sur le plan littéraire, car il fut à la fois poète, prosateur, journaliste et essayiste. Né en 1797 à Düsseldorf d'un père négociant en textile et d'une mère issue d'une famille de banquiers, il défendit pourtant, dans de nombreux écrits, les idéaux révolutionnaires de son temps et se préoccupa du sort du peuple, au point de devoir quitter l'Allemagne pour des raisons politiques. Heine écrit dans un allemand vif, alerte, moqueur. Les nombreuses facettes de sa personnalité, ses multiples talents, cette identité complexe qu'on ne cesse de brandir pour en souligner la modernité ont souvent été exploités par ses adversaires pour le présenter comme un esprit versatile et léger. Pourtant, il nous semble qu'en situant Heine au milieu des tensions propres à son époque, on peut au contraire être frappé par la constance de ses idées et par sa rigueur morale, supérieures à celles de nombre de ses contemporains. Plusieurs écrivains allemands venus après lui ont parfaitement saisi le rôle décisif qu'a joué Heine dans la fondation d'une Allemagne politique et littéraire en rupture totale avec celle qui l'avait précédée. Et ceux-ci ont une expérience en commun : celle de l'exil. Qu'il s'agisse de Hannah Arendt, de Theodor W. Adorno, de Thomas Mann, tous ont dû un jour quitter l'Allemagne parce qu'ils en avaient été exclus en raison de leurs opinions ou tout simplement parce qu'ils étaient juifs et risquaient d'être à leur tour pourchassés, comme d'autres Juifs à l'époque de Heine. Comme lui, ils ont affirmé et défendu la seule Allemagne qui méritait d'exister à leurs yeux : républicaine, cosmopolite, ouverte à la liberté de pensée hors de tous les cadres imposés par l'État et la religion.

Laurent Margantin, Georges-Arthur Goldschmidt, Theodor W. Adorno, Thomas Mann, Ritchie Robertson, Henri Heine, Marco Rispoli, Ludwig Marcuse, Jean-Pierre Lefebvre, Norbert Waszek, Jacques Le Rider, Volker Braun, Maryse Jacob.

NELLY SACHS

Née en 1891 dans une famille juive qui s'était assimilée à la bourgeoisie allemande et ne fréquentait guère la synagogue, Nelly Sachs, prix Nobel de littérature en 1966, fut longtemps sans presque rien savoir du judaïsme. C'est de culture allemande qu'elle a été nourrie. Comme pour beaucoup de Juifs, le nazisme fut pour elle le révélateur d'une appartenance et d'une tradition que, sans les avoir consciemment rejetées, elle avait éloignées de ses préoccupations. Les persécutions, les souffrances et l'humiliation tout autour d'elle la ramenèrent à l'histoire du peuple juif et à ses livres fondateurs. En 1940, elle trouva refuge à Stockholm où elle vécut jusqu'à sa mort en 1970. Son œuvre se détache parmi les plus grandes de la poésie du XX^e siècle. Dans un élan visionnaire, Nelly Sachs vivifie le passé immémorial pour y inscrire le présent qu'elle est en train de vivre. Écrire est à ses yeux un acte de transformation du monde qui prend place dans l'éternelle métamorphose en mouvement.

Barbara Agnese, Hans Magnus Enzensberger, Aris Fioretos, Lionel Richard, Nelly Sachs, Laurent Cassagnau, Andrée Lerousseau, Lucie Taïeb, Anders Olsson, Mireille Gansel, Ingeborg Bachmann, Paul Celan, Gilles Jallet.

CAHIER DE CRÉATION & CHRONIQUES

✳ **ile de France**



Étranger : 20 €

Le numéro

France : 20 €

SOMMAIRE

HENRI HEINE

Laurent MARGANTIN	3	L'Allemagne en exil.
Georges-Arthur GOLDSCHMIDT	12	Un poète allemand en France.
Theodor W. ADORNO	25	Pour une réévaluation de Heine.
Thomas MANN	37	Sur Heinrich Heine.
Ritchie ROBERTSON	41	Émancipation et ambivalence.
◆		
Henri HEINE	54	« Le voyage de la vie » et autres poèmes.
Henri HEINE	66	Première lettre de Berlin.
◆		
Marco RISPOLI	78	Poésie, droit et satire.
Ludwig MARCUSE	89	Un bretteur possédé par sa cible.
Jean-Pierre LEFEBVRE	92	Heine et la philosophie.
Henri HEINE	95	« Tonnerre allemand ».
Norbert WASZEK	99	Heine et les périodiques français.
Marie-Ange MAILLET	111	Dernières amours.
◆		
Jacques LE RIDER	125	Heine, cher au cœur de Freud, mais rejeté par Kraus.
Volker BRAUN	133	Cette incorruptible lucidité.
Maryse JACOB	137	À l'assaut du Hartz, dans les pas de Heine.

NELLY SACHS

Barbara AGNESE	159	Un univers invisible.
Hans Magnus ENZENSBERGER	167	Les pierres de la liberté.
Aris FIORETOS	174	Rendre la blessure « lisible ».
Lionel RICHARD	186	Fragments de lumière sur une indifférence.
◆		
Nelly SACHS	194	Vivre sous la menace.
Nelly SACHS	197	Bref récit de vie durant la période des persécutions nazies.
Nelly SACHS	199	L'amour est la source de toute mon œuvre.
Nelly SACHS	205	Départ au désert.
Nelly SACHS	207	Le danseur magique.
Nelly SACHS	219	Discours prononcé à l'occasion du dîner de gala du prix Nobel.
◆		
Laurent CASSAGNAU	221	« L'ange rassemble ce que vous avez rejeté ».
Andrée LEROUSSEAU	236	Le saut de Nijinsky.
Lucie TAÏEB	246	Au-delà de l'incandescence.

Hans Magnus ENZENSBERGER	252	Rencontres avec Nelly Sachs.
Anders OLSSON	255	Nelly Sachs, traductrice de la poésie moderniste suédoise.
Mireille GANSEL	266	Fil de lumière.



Ingeborg BACHMANN	271	Vous les mots.
Paul CELAN	273	Zürich, Zum Storchen.
Gilles JALLET	275	Sur la tombe de Heine.

CAHIER DE CRÉATION

Dimitris KOSMOPOULOS	276	Chanson enfantine.
Jorie GRAHAM	279	Autre.
Fabrizio BAJEC	282	Citadins.

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE	286	Une bouffée d'enfance.
---------------	-----	------------------------

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT	291	Les gisements du temps.
-------------------	-----	-------------------------

Le théâtre

Karim HAOUADEG	297	Les provinciaux à Paris.
----------------	-----	--------------------------

Le cinéma

Raphaël BASSAN	300	Une allégorie moderne sur la crise.
----------------	-----	-------------------------------------

La musique

Béatrice DIDIER	304	Le roi Arthus.
-----------------	-----	----------------

Les arts

Jean-Baptiste PARA	307	Le solitaire de Chicago.
--------------------	-----	--------------------------

NOTES DE LECTURE

POÉSIE

310

VIRGILE : *L'Énéide*. Traduit du latin et préfacé par Pierre Klossowski, par Danièle Robert.
 Henri COLE : *Le Merle, le Loup* suivi de *Toucher*, par Jacques Lèbre.
 Dante ALIGHIERI : *La Divine Comédie*, trad. Claude Dandréa, par Pia d'Angelo Périer.
 Gérard MACÉ : *Homère au royaume des morts à les yeux ouverts*, par France Burghelle Rey.
 Joan-Luc SAUVAIGO : *Faulas de Nissa — Fables de Nissa*, par Jean-Yves Casanova.
 Lucie TAÏEB : *La Retenue*, par Pierre Drogi.
 Angèle PAOLI : *Les Feuillettes de la Minotaure*, par Isabelle Lévesque.
 Jeanine BAUDE : *Soudain*, par Mireille Fargier-Carusio.
 Cécile GUIVARCH : *Renée, en elle*, par Estelle Fenzy.
 Thierry RENARD : *Cargo Vénus*, par Michel Ménaché.
 Roger GILBERT-LECOMTE : *La Vie l'Amour la Mort le Vide et le Vent et autres textes*, par Alain Freixe.

ROMANS, RÉCITS, JOURNAUX

Virgilio GIOTTI : *Notes inutiles*, par Jean-Louis Jacquier-Roux.

Alain NADAUD : *Dieu est une fiction*, par Marc Petit.

Frédéric VALABRÈGUE : *Grant'Autre*, par Claude Minière

Milena BUSQUETS : *Ça aussi, ça passera*, par Max Alhau.

Vénus KHOURY-GHATA : *La femme qui ne savait pas garder les hommes*, par Michel Ménaché.

Joëlle GARDES : *Louise Colet, du sang, de la bile, de l'encre et du malheur*, par Jeanine Baude.

Salah STÉTIÉ : *L'Extravagance. Mémoires*, par Stéphane Barsacq.

CORRESPONDANCES

Nicolas de STAËL : *Lettres 1926-1955*, par Tristan Hordé.

ESSAIS, DIVERS

Jean-Benoît PUECH : *Fonds de miroirs*, par Pierre Lecœur.

Laurent DEMANZE : *Les Fictions encyclopédiques*, par François Souvay.

Collectif : *Dans les pas de Walser, sur les traces de Rousseau...*, par Maxime Maillard.

Danièle LECLAIR et Patrick NÉE (dir.) : *Dictionnaire René Char*, par Flora Souchard.

Marc KOBER : *Georges Henein : l'éclat de la ténuité*, par Hugues Rabault.

Bénédicte GORRILLOT, Alain LESCART (dir.) : *L'illisibilité en questions*, par Tristan Hordé.

Corinne BAYLE : *La Poésie hors du cadre*, par Victoire Feuillebois.

Anne BESSON et Évelyne JACQUELIN (Dir.) : *Poétiques du merveilleux*, par Roger Bozzetto.

Alain BORER : *De quel amour blessée. Réflexions sur la langue française*, par Bruno Lavillatte.

Jean-Claude SCHNEIDER : *La peinture et son ombre*, par Lucien Wasselin.

HENRI HEINE

L'ALLEMAGNE EN EXIL

Il est devenu courant de célébrer l'identité complexe de Heinrich Heine : enfant de l'Aufklärung et dernier poète romantique, esprit à la fois ironique et mélancolique, écrivain juif de langue allemande exilé en France, impossible de « fixer » Heine, de le ramener à une seule identité, même sur le plan littéraire, car il fut à la fois poète, prosateur, journaliste, essayiste, auteur de ballet. Né à Düsseldorf d'un père négociant en textile et d'une mère issue d'une famille de banquiers, il défendit pourtant, dans de nombreux écrits, les idéaux révolutionnaires de son temps et se préoccupa du sort du peuple, au point de devoir quitter l'Allemagne pour des raisons politiques. Les nombreuses facettes de sa personnalité, ses multiples talents, cette « identité complexe » qu'on ne cesse de brandir pour en souligner la modernité ont souvent été exploités par ses adversaires pour le présenter comme un esprit léger, versatile, sans profondeur, dont il faudrait se méfier. Pourtant, il nous semble qu'en situant Heinrich Heine au milieu des tensions propres à son époque, on peut au contraire être frappé par la constance de ses idées et par sa rigueur morale, supérieures à celles de nombre de ses contemporains¹.

Quand Goethe meurt en 1832, Heinrich Heine a déjà publié les *Tableaux de voyage* et surtout les poèmes du *Livre des chants* qui deviendra un « livre culte » pour le public allemand, un peu à la manière des *Souffrances du jeune Werther* dans les années 1770. En deux publications, Heine accède à la célébrité, et peut passer pour le digne successeur du maître de Weimar. Mais en 1832, il vit déjà à Paris, en exil. Dans les *Reisebilder*, il a réglé ses comptes avec la noblesse allemande, composée de « despotesses en miniature ». Le ton de ses écrits, autant en vers qu'en prose, est radicalement nouveau, révolutionnaire, dans une Allemagne recroquevillée sur elle-même. S'il a rencontré Goethe quelques années plus tôt lors de son voyage dans le Harz, il le critique autant pour son légitimisme que pour la tyrannie qu'il exerce

dans le champ littéraire au nom d'un principe qu'il est temps de renverser, « l'idée d'art » fondée sur une objectivité à laquelle il faut désormais opposer « l'empire de la subjectivité la plus sauvage ». Aux yeux de Heine, Goethe symbolise la situation politique de l'écrivain allemand : au service du duc Carl August à Weimar depuis des décennies, il vit à l'écart des luttes de son temps, et conçoit l'art comme un domaine à part, coupé des réalités sociales. Il est temps que le poète s'engage pleinement dans son époque, en son nom propre.

Ses attaques ne visent pas que Goethe, dont il respecte malgré tout le rejet du nationalisme et le panthéisme de nature spinoziste (et surtout, c'est un grand poète qu'il sait défendre dans sa recension du livre de Menzel sur la littérature allemande). Dès ses premiers écrits, Heine a déclaré la guerre à cette Allemagne aristocratique, réactionnaire de la période du *Vormärz* (1815-1848), opposée à toute forme de changement social et politique, Allemagne défendue et même représentée par la plupart des écrivains de son temps. « Romantique défroqué », Heine est conscient du rôle qu'il peut jouer dans l'avènement d'une littérature allemande libérée du romantisme qui, sur le plan politique, n'avait d'autre projet que de réactiver les valeurs de l'Allemagne médiévale. Heine ignore la sympathie éprouvée par les premiers romantiques (Novalis, mais surtout Friedrich Schlegel) pour les idéaux républicains, et s'attaque à la vision idyllique, idéalisée de ce courant littéraire exposée par Madame de Staël dans *De l'Allemagne* paru en 1814. Le ralliement des romantiques à la Sainte-Alliance et leur silence à propos des décrets de Karlsbad de 1819 instaurant la censure de la presse et de l'édition font d'eux les ennemis du mouvement libéral favorable à une constitution républicaine. Dans son *École romantique*, Heine lance une violente charge contre eux, convertis à la religion catholique, « soutien du despotisme ». Qu'il s'agisse de Görres, répandant la « haine des Allemands contre les Français », comparé à une « hyène tonsurée », ou bien de Schelling, devenu professeur de philosophie à Munich, accusé d'avoir renoncé à toute forme de pensée critique et de servir la « propagande catholique », c'est une Allemagne où les écrivains et les philosophes sont entièrement au service du pouvoir en place que dénonce Heine. Dans leurs œuvres, écrit-il, « aucun esprit libre ne souffle, n'y gémit que l'obéissance tremblante aux puissances supérieures de l'ordre », ordre à la fois religieux et politique. La violence de la critique s'appuie sur une analyse extrêmement profonde de la situation historique de son pays. « À cette époque, en Allemagne, écrit-il dans son introduction à l'édition française des *Reisebilder*, l'oppression politique avait établi un mutisme

universel ; les esprits étaient tombés dans une léthargie de désespoir, et l'homme qui, alors, osa parler encore, dut se prononcer avec d'autant plus de passion qu'il désespérait de la victoire de la liberté, et que le parti de la prêtrise et de l'aristocratie se déchaînait davantage contre lui. ² » Cet écrasement des esprits épris des idéaux de la Révolution française était le résultat d'un long processus dont Heine avait une conscience aiguë. Dans son *Histoire de l'Allemagne*, Heinrich August Winkler note que la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, proclamée par l'Assemblée nationale française le 26 août 1789, avait recueilli une adhésion enthousiaste en Allemagne. Mais, dans un second temps, un écrivain influent comme Christoph Martin Wieland qui avait soutenu la Révolution, estima dès octobre 1789 que l'Assemblée nationale « allait beaucoup trop loin dans ses usurpations, qu'elle se comportait de manière injuste et tyrannique, qu'elle remplaçait par un despotisme démocratique le despotisme aristocratique et monarchique ³ ». En janvier 1793, lorsque la Convention condamna Louis XVI à mort, voici ce qu'écrivit Wieland : « Ce qui s'est passé en France ne peut et ne doit pas nous servir de modèle, mais doit servir de mise en garde aux princes. ⁴ » Alors qu'elle avait enthousiasmé les esprits allemands au début, la Révolution française était devenue le symbole d'une insurrection populaire pouvant mener tout un pays à un déchaînement de violence et au chaos. Les libéraux allemands défendirent alors un autre modèle : celui de la « réformation ». En 1799, le ministre prussien Karl Gustav von Struensee faisait remarquer à un Français : « La révolution que vous avez faite de bas en haut se fera en Prusse lentement, de haut en bas. [...] Dans quelques années, il n'y aura plus de classes privilégiées en Prusse. »

Quarante ans après la Révolution française, Heine constatait pourtant que rien ne s'était passé, que la presse avait été même bâillonnée et que les partisans de la liberté étaient en proie à l'atonie et au désespoir. Le discours sur la réformation politique d'une Allemagne qui avait déjà été réformée sur le plan religieux par Luther avait davantage « endormi » les esprits libéraux qu'elle ne les avait portés vers l'action. Puisque le changement devait venir d'en haut, des autorités politiques elles-mêmes, il suffisait d'attendre. Un historien comme Rudolf Stadelmann a en effet défendu la thèse que cet « idéal de la Révolution d'en haut avait donné à l'Allemand le sentiment qu'il n'avait besoin d'aucun produit d'importation pour maintenir l'ordre chez lui ⁵ ». Finalement, les libéraux faisaient le jeu des souverains qu'ils prétendaient vouloir renverser en refusant l'idée que la Révolution française puisse constituer un modèle.

Heine était parfaitement conscient de l'impasse dans laquelle l'opposition politique s'était elle-même mise, et il analysait avec une acuité proprement saisissante ce qui empêchait justement le passage de l'Allemagne à la démocratie. Il y avait selon lui plusieurs facteurs, dont l'un était quasiment anthropologique, et qui conduisit les Allemands au désastre un siècle plus tard : une certaine culture de l'obéissance si enracinée en chaque individu qu'elle rendait impossible toute révolution. Nul mieux que Georges-Arthur Goldschmidt n'a analysé l'assujettissement politique de ceux-là même qui attaquaient et traquaient Heine prônant au contraire la complète autonomie de parole et de pensée du citoyen. Il nous invite notamment à lire ces lignes de son essai *De la France* où sont distingués royalisme allemand et républicanisme français, tous deux irréconciliables (malgré le désir qu'avait Novalis de les unir dans ses *Aphorismes politiques*) : « Le royalisme d'un peuple consiste par essence en ceci : qu'il respecte les autorités, qu'il croit aux personnes qui représentent ces autorités, et que dans cette confiance il est attaché à la personne elle-même. Le républicanisme d'un peuple consiste par essence en ceci que le républicain ne croit à aucune autorité, qu'il ne respecte au plus haut point que les lois seules, qu'il exige constamment de ses représentants qu'ils rendent compte, et les considère avec méfiance et les contrôle. ⁶ » Heine se rangeait ainsi du côté de la France et ne pouvait être que considéré comme un traître par ses compatriotes, de plus en plus nombreux à sombrer dans la haine des juifs et des « démagogues français ». Entre la majorité des Allemands de son temps dressés depuis l'enfance à être des *sujets* soumis à une *autorité* (*Obrigkeit*) autant spirituelle que politique, et Heine, rêvant d'une Allemagne où vivraient des citoyens libres grâce à une constitution qui leur garantirait les mêmes droits, la tension était devenue tellement vive que le poète pouvait à juste titre se sentir physiquement menacé, au point de devoir quitter à jamais son pays natal.

Dans l'*Introduction aux Lettres de Kahldorf sur la noblesse* qui avait précipité son départ pour Paris car il y exprimait son soutien inconditionnel à la révolution de juillet 1830 en France (« Voilà que le coq gaulois a chanté pour la seconde fois, et le jour se lève pour l'Allemagne »), il développait une thèse intéressante, selon laquelle « la philosophie allemande n'est rien d'autre que le rêve de la Révolution ». Pendant leur long sommeil, les philosophes allemands avaient rêvé 1789, les Français avaient donc accompli le rêve allemand : « La rupture avec l'ordre établi et la tradition s'est ainsi effectuée pour nous dans le royaume de la pensée, tandis que les Français la réalisaient dans le domaine de la société [...], Kant fut notre Robespierre. ⁷ »

C'était désormais au tour des Allemands de passer à l'action et de rompre avec l'ordre féodal. Fallait-il pour cela recourir à la violence, le désordre et le chaos étaient-ils inéluctables, comme nombre de défenseurs de l'ordre établi le prétendaient en Allemagne, afin de décourager les velléités de changement ? Heine essayait d'envisager une révolution pacifique, portée par un peuple formé aux idées nouvelles par une presse libre, la seule cause de la violence révolutionnaire en France ayant été à ses yeux la censure et l'absence d'instruction imposées par la monarchie à ses sujets. En Allemagne cependant, comme dans d'autres pays, une chasse était organisée contre les idées libérales, et la meute était lancée contre les partisans de l'émancipation, meute dont Heine fut la principale victime. Mais l'attaquait-on seulement pour ses idées politiques ?

Dans un discours retentissant prononcé à la Paulskirche de Francfort-sur-le-Main le 9 novembre 1992⁸, le philosophe Manfred Frank déclara qu'en Allemagne « la réaction avait été toujours plus forte que la démocratie », et que le nazisme avait été rendu possible par l'incapacité du peuple allemand à faire sa propre révolution. Celle-ci aurait pu permettre l'apparition d'une véritable citoyenneté, au-delà du nationalisme au nom duquel les Allemands avaient, plusieurs fois dans leur histoire, stigmatisé les « étrangers » n'appartenant pas à leur communauté conçue comme la préservation d'une existence entre soi d'individus unis par une même race. Il réagissait ainsi aux attaques contre les foyers de demandeurs d'asile dans plusieurs villes d'Allemagne, trois ans après la réunification du pays. Au même moment, Jürgen Habermas défendait, lui, un « patriotisme constitutionnel » qui prenait tout son sens en raison du passé : il s'agissait pour lui d'inventer une Allemagne où aucun citoyen ne pourrait être exclu du jour au lendemain au nom d'une « différence » liée à sa couleur de peau, son origine ou sa religion.

Heine ne fut pas seulement censuré et attaqué en raison de ses idées politiques, mais dans son être même, parce qu'il était juif. En 1819, plusieurs villes d'Allemagne comme Würzburg, Francfort-sur-le-Main, Hambourg et Heidelberg, mais aussi certains villages furent le lieu d'explosions antijuives, les *Hep-Hep-Krawallen* : le petit peuple des artisans et des commerçants s'attaquait aux concurrents juifs, tandis que les adversaires conservateurs du libéralisme se servaient de cette judéophobie pour s'opposer à l'émancipation des juifs en les associant systématiquement à l'opposition politique en Allemagne. Heine fut à plusieurs reprises la cible de violentes attaques antisémites, révélatrices de la nature fondamentalement criminelle des discours antilibéraux qui s'étaient développés, et annonciatrices d'autres

discours et d'autres crimes du XX^e siècle. Le critique Wolfgang Menzel s'illustra notamment en dénonçant la « tendance française, résolument antinationale » de la Jeune Allemagne⁹. Il fournit à l'appareil d'État « les slogans et les mots d'ordre qui allaient être réemployés dans les décrets d'interdiction¹⁰ » de décembre 1835. Heine ne se priva pas de contre-attaquer en faisant de Menzel le « dénonciateur » un des meilleurs représentants de ces Allemands qui, derrière une façade libérale, cachaient en vérité une haine des Juifs, des Français et de tous les progressistes, un nationalisme agressif et dangereux.

Dans son livre consacré à Heine, Ludwig Marcuse évoque la violence propre à plusieurs de ses écrits où « sont conservés les scalps de ses ennemis personnels ». « Heine ne critiquait pas, écrit encore Marcuse, il frappait avec la parole et voulait du sang.¹¹ » Cette violence littéraire que ses ennemis et parfois même ses amis lui reprochèrent n'était pas gratuite : il savait exactement ce qu'il faisait, et qui il avait en face de lui, des hommes de pouvoir (même Metternich le lisait), des hommes dangereux qui le menaçaient de représailles. Il faut donc saluer le courage de Heine et d'autres auteurs de la Jeune Allemagne dont quelques-uns furent emprisonnés, et comprendre ce que l'écriture du poète avait de particulier et de surprenant pour l'époque, en raison de l'engagement politique qui la soutenait. Désireux de rompre avec le style objectif et froid du Goethe de la période classique, Heine écrit dans un allemand vif, alerte, moqueur, et il veut que l'auteur soit sans cesse en prise avec le présent et les événements autant personnels que collectifs. Il n'y a pas d'un côté la littérature, se caractérisant par sa noblesse, et de l'autre l'histoire en cours et la politique, indignes d'être évoquées dans un écrit littéraire, mais une écriture moderne qui s'alimente directement à ce qui agit l'époque, au ton parfois journalistique tout en restant lyrique, ce qui lui donne cette énergie stupéfiante pour les contemporains habitués à la poésie intemporelle, marmoréenne de Goethe. Heine le note lui-même : « Le crime qu'on me reprochait n'était pas ma pensée, mais mon écriture, mon style. Mon ami Heinrich Laube a un jour qualifié ce mien style de poudre explosive littéraire.¹² »

Dès ses premiers textes publiés en 1822, les *Lettres de Berlin*, il n'évoque pas les lieux et le quotidien à distance, mais il est plongé dans la foule, constamment en mouvement, et s'adresse à quelqu'un à qui il fait découvrir la ville, dans un dialogue permanent. « N'attendez de moi aucun système », écrit-il, en ajoutant : « Je parlerai aujourd'hui des bals masqués et des églises, demain de Savigny et des histrions qui vont à travers la ville en de curieux cortèges, après-demain de la galerie Giustiniani, et puis à nouveau

de Savigny et des histrions. L'association des idées doit toujours régner. ¹³ » Le monde de Heine, c'est cette Allemagne vivante, diverse, composée de différentes classes, aux origines mêlées, ce n'est jamais une idée, une identité, et c'est ce pays qu'on ne peut arrêter à une nation purement fantasmée qu'il faut faire vivre dans une littérature nouvelle, radicalement différente parce qu'elle n'est plus fondée sur des normes esthétiques immuables, mais sur la seule subjectivité de l'auteur, dont les réflexions et les émotions sont en continuelle variation. Cette Allemagne du mélange et du mouvement évoquée par un esprit lui-même pris dans le flux des observations et des événements rapproche en fait Heine de la première génération romantique, celle de Friedrich Schlegel et de Novalis, qui concevaient l'esprit comme un principe aérien, instable, ironique, en allemand *witzig* ¹⁴. Dans les *Grains de pollen*, on peut lire par exemple : « Le *Witz*, en tant que principe des affinités est en même temps le *menstruum universale*. Des mélanges *witzig* sont par exemple juif et cosmopolite, enfance et sagesse, brigandage et générosité, vertu et hétairie, excès et manque de jugement dans la naïveté, et ainsi de suite infiniment. ¹⁵ » Il semble en effet que l'écriture de Heine, si sévère avec les romantiques de son temps, doive beaucoup à l'esprit cosmopolite et ouvert au mélange de leurs aînés. C'est à cette Allemagne-là que les réactionnaires et nationalistes contemporains de Heine tournèrent hélas le dos.

Plusieurs écrivains allemands venus après lui ont parfaitement saisi le rôle décisif qu'a joué Heine dans la fondation d'une Allemagne politique et littéraire en rupture totale avec celle qui l'avait précédée. Et ceux-ci ont une expérience en commun : celle de l'exil. Qu'il s'agisse de Hannah Arendt, de Theodor W. Adorno, de Ludwig Marcuse, de Thomas Mann, de Georges-Arthur Goldschmidt, tous ont dû un jour quitter l'Allemagne parce qu'ils en avaient été exclus en raison de leurs opinions ou tout simplement parce qu'ils étaient juifs et risquaient d'être à leur tour pourchassés, comme d'autres Juifs à l'époque de Heine. Comme lui, ils ont affirmé et défendu la seule Allemagne qui méritait d'exister à leurs yeux : républicaine, cosmopolite, ouverte à la liberté de pensée hors de tous les cadres imposés par l'État et la religion.

Jacques Le Rider ouvre son livre *L'Allemagne au temps du réalisme* sur les années 1848-1849 et sur la désillusion de Heine qui « n'admettait pas que les libéraux allemands eussent sacrifié leurs anciennes revendications sociales et démocratiques à leurs aspirations à l'unité nationale et pactisé avec la réaction ¹⁶ ». Dans des pages prophétiques de *Sur l'histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne*, Heine avait donné sa vision de ce qu'il pourrait advenir d'une Allemagne portée par son ivresse nationale :

« On verra apparaître des kantienis qui même dans le monde phénoménal ne voudront entendre parler d'aucune piété et dévasteront impitoyablement par la hache et par le glaive le sol même de notre existence européenne, pour en extirper les dernières racines du passé. ¹⁷ » Sans doute Thomas Mann songea-t-il souvent à ces pages lors de son exil américain, tandis qu'il écrivait le *Docteur Faustus* en associant l'effondrement mental de son personnage principal, le musicien Leverkühn, à la catastrophe que représente l'avènement de l'Allemagne nazie — un désastre que Heine avait présenté comme son pire cauchemar.

Pourtant, l'auteur des *Esprits élémentaires* connaissait parfaitement les mythes et légendes germaniques. Dans son avant-propos à *De l'Allemagne*, il écrivait avoir « cherché à dévoiler dans ce livre ce que le peuple allemand possède de plus intime et de plus national, et en quoi s'exprime pour ainsi dire toute son âme rêveuse et forte à la fois ¹⁸ ». Il aimait passionnément son pays natal et, même en exil, il continua à y vivre en écrivant dans sa langue maternelle. Avec lui, de nombreux immigrés apprirent à exister dans cette Allemagne rêvée, qui naîtrait peut-être un jour, cette Allemagne de l'exil que Christa Wolf découvre dans l'un de ses derniers livres, *Ville des anges*, ce « New Weimar sous les palmiers » que des émigrés allemands comme Thomas Mann, Bertolt Brecht ou Adorno, parmi tant d'autres, avaient fait surgir à Los Angeles pendant la Seconde Guerre mondiale. « Un dense réseau de culture allemande s'était installé dans cette ville au cours des années Trente », écrit-elle, à la recherche de livres publiés par certains auteurs allemands oubliés. Et c'est là, dans une librairie d'occasion, qu'elle se souvient de « cette phrase, composée en caractères gothiques dans un cadre noir accroché au mur » : « J'avais jadis une belle patrie ». « Je sais aujourd'hui, continue Christa Wolf, que c'est de Heinrich Heine. Comment un poème de Heine était-il arrivé chez ma grand-mère ? *J'avais jadis une belle patrie. / Le chêne / Y poussait si haut, les violettes s'inclinaient doucement. / C'était un rêve.* — Le nom du poète figurait-il sous le texte ? Sans doute pas. Un émigré, lui aussi. Qui avait lui aussi le mal du pays. »

Pendant deux siècles, Heine a été associé à ce *Heimweh* ressenti par toutes celles et tous ceux qui, pour diverses raisons, ont dû fuir l'Allemagne. Encore aujourd'hui, on ne peut lire son œuvre sans y retrouver ce mouvement profond qui devait mener les Allemands épris de liberté à *leur* pays, celui où ils pourraient enfin vivre en paix.

1. Voici ce qu'écrivit Georges-Arthur Goldschmidt : « Au vrai, et il suffit de le lire, on remarque rapidement à quel point sa pensée va en ligne droite, à quel point tout est déterminé et mené par la même cohérence et la même continuité intérieures. »
2. « Vorreden zur französischen Ausgabe der *Reisebilder* », *Heinrich Heine Werke*, zweiter Band, herausgegeben von Wolfgang Preisendanz, Frankfurt am Main, Insel Verlag, 1968, p. 501.
3. Cité par Heinrich August Winkler, *Histoire de l'Allemagne, le long chemin vers l'Occident*, Paris, Fayard, 2005, p. 45. Le 10 octobre, suite à des violences populaires à Versailles, l'Assemblée signe un décret désignant Louis XVI non plus *Roi de France*, mais *Roi des Français*.
4. *Ibid.*
5. Cité par Winkler, *op. cit.*, p. 47.
6. Cité par Goldschmidt dans son article publié dans le présent numéro d'*Europe*.
7. *Heinrich Heine Werke*, vierter Band, herausgegeben von Wolfgang Preisendanz, Insel Verlag, 1968, p. 20.
8. « Parallelen zum 9. November 1938 sind nicht zu übersehen. Der Philosoph Manfred Frank warnte in der Frankfurter Paulskirche vor einer Anpassung des Grundgesetzes an die *vox populi* », in : *Frankfurter Rundschau*, 12 novembre 1992, p. 17-18.
9. « Les écrivains rassemblés dans la Jeune Allemagne étaient ceux qui, au sein d'un État obéissant à l'idéologie de la Restauration, réclamaient une liberté et un droit à l'autodétermination dans les questions politiques, religieuses et morales. Dans leurs écrits, ils traitaient des grandes questions de l'époque afin de pouvoir ainsi dynamiser le débat sur l'État, l'Église et la société. Ils se comprenaient comme les héritiers de la tradition progressiste de l'histoire culturelle allemande, d'une ligne qui partait du réformateur religieux, Luther, conduisait ensuite au philosophe éclairé, Kant, et au promoteur d'une littérature nationale, Lessing, pour aboutir finalement à l'analyste critique de l'époque contemporaine, Böme. Leur déclaration de guerre s'adressait aux hommes politiques du système de la Restauration et à leurs auxiliaires. » (Michael Werner & Jan-Christoph Hauschild, *Heinrich Heine, une biographie*, Paris, Seuil, 2001, p. 281).
10. *Ibid.*, p. 284.
11. Ludwig Marcuse, *Heinrich Heine, Melancholiker, Streiter in Marx, Epikureer*, Diogenes Taschenbuch, 1977 (1969).
12. Cité par Michael Werner & Jan-Christoph Hauschild, *Heinrich Heine, une biographie*, *op. cit.*, p. 285.
13. *Heinrich Heine Werke*, zweiter Band, herausgegeben von Wolfgang Preisendanz, Insel Verlag, 1968, p. 8.
14. « Il n'y a pas de *Witz* dans les âmes sereines. Le *Witz* est l'expression d'une perte d'équilibre : il est à la fois la conséquence de cette perte et en même temps le moyen du rétablissement. La passion a le *Witz* le plus fort. L'état de dissolution de tous les rapports, le désespoir ou la mort spirituelle sont le plus terriblement *witzig*. » (Notre traduction)
15. Notre traduction.
16. Jacques Le Rider, *L'Allemagne au temps du réalisme*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 24.
17. Traduction de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Imprimerie nationale, 1993, p. 205.
18. *De l'Allemagne*, avant-propos écrit pour l'édition de 1855.